



UN

E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan

AU BEAU MILIEU DU SEXE



P.O.L

Extrait de la publication

AU BEAU MILIEU DU SEXE

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

CHEZ L'OTO-RHINO, 2004

LE COLLÈGE DU CRIME, 2004

LES JAPONAIS, 2004

L'AUTEUR DE POLARS, 2005

VACANCES MERVEILLEUSES, 2005

CRUELLE TÉLÉ, 2005

ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2005

LA GYM DE TOUS LES DANGERS, 2006

Raphaël Majan



CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

AU BEAU MILIEU DU SEXE

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2006
ISBN : 2-84682-144-5
www.pol-editeur.fr

Des viols affreux

Lundi 3 janvier 2006, le commissaire Wallace regarde à la télévision une émission sur les crimes sexuels. Il laisse rarement passer des enquêtes de ce genre qui peuvent lui être utiles pour son travail. Il y a en particulier un reportage sur les *snuff movies*, ces films pornographiques où on tue pour de vrai des victimes afin de faciliter l'éjaculation des spectateurs. C'est horrible. Il est indigné quand il pense à ces femmes à la vie et à la pudeur et à l'équilibre desquelles on accorde si peu de prix, ça le rend fou de rage. Ce n'est pas par hasard qu'il a mérité chez ses collègues le surnom de Liberty, en référence

au fameux film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance*, c'est bien qu'il est du côté de la liberté, même si c'est généralement la sienne propre qui lui importe et qu'il est prêt à assassiner ou envoyer en prison, prérogatives de commissaire obligeant, ceux qui le dérangent d'une façon ou d'une autre, par leur incompétence ou leur aspect antipathique. En voyant l'histoire de cette femme suspendue nue et fouettée à mort, il estime que sa mission est de mettre fin au plus vite à de tels agissements.

La vérité est qu'on ne voit pas vraiment la jeune fille, il paraît qu'elle est mineure, subir ces supplices obscènes et traumatisants. Il y a très peu d'images, c'est difficile pour des journalistes non pervers de mettre la main sur de tels films dont la raison d'être est d'alimenter des réseaux pour rapporter le maximum d'argent. En fait, les commentaires racontent les abominables aventures de la gamine à partir d'autres photos moins affreuses, mais affreuses quand même, rendues de piètre qualité par les rectangles noirs dissimulant les parties les plus affriolantes de la martyre, procédé dont ont déjà bénéficié certains prisonniers irakiens des Américains et que

la décence réclame sur un média de masse, la voix *off* se faisant pour sa part l'écho de témoignages épouvantables de spectateurs bienheureusement repentis mais dont le ton horrifié prouve mieux que des images que tout ça n'est pas du flan. D'un côté, c'est très bien qu'on ne voie pas plus précisément les images parce c'est horrible ; de l'autre, c'est dommage, on aimerait bien constater de ses propres yeux jusqu'où des vicieux peuvent aller pour satisfaire leur perversité. Les journalistes, en outre, assurent que les amateurs n'ont aucun mal à mettre la main sur ces films mais ne donnent aucune adresse, même par l'intermédiaire d'un site web, dérogeant aux yeux de Wallance à l'obligation de proximité dont les médias, à renforts de guides, font généralement si grand cas.

Le commissaire comprend très bien que la télévision épargne les enfants en ne diffusant pas les pires images. Mais il pense à sa petite Anne, bientôt un an

1. Voir tous les volumes depuis *Chez l'oto-rhino* et plus particulièrement *Accouchement charcutier* et *La Gym de tous les dangers*.

et demi, même s'il n'en est pas le papa officiel¹. L'épargner, ne serait-ce pas censurer une fois pour toutes ces assassins et ces pornocrates plutôt que leurs films? L'émission terminée, il est au comble de l'indignation et de l'excitation, il ne va pas pouvoir dormir dans cet état – comment dormir alors que, en un autre endroit du monde, peut-être à ce même instant, une mineure est enlevée par des être patibulaires et mercantiles qui l'emmènent dans un lieu isolé et équipé où ils lui retirent tous ses vêtements quoiqu'elle se débatte, la frappent et la fouettent nue, la dépucellent de tous les côtés à la fois et, qui sait? lui tranchent la gorge ou les membres avant, pourquoi pas? de la manger et, en un mot, lui font subir la gamme complète des outrages, du premier au dernier? Il aurait honte de lui à sommeiller pendant que se perpètrent ces viols condamnables, même si ces histoires se produisent plus souvent à l'étranger qu'à Paris où la famille Lavraut (puisque son plus fidèle collaborateur est bureaucratiquement le père d'Anne) semble au-dessus de tels kidnappings.

Et un an et demi, c'est vraiment petit pour être fouetté, il faut que les sadiques visent drôlement bien, Charlotte et Emily, neuf et six ans, feraient mieux l'affaire de brutaux pervers. Et comme Charlotte et Emily sont les vraies filles de Lavraut dans lesquelles il n'a pas son sperme à dire, le commissaire se rassure un peu. Il n'empêche que ce n'est pas en réfléchissant qu'il mettra fin au trafic sexuel d'êtres humains, c'est par des actes.

Il ne va pas compter son temps alors que des innocentes ne cessent d'être désinnocentées à chaque instant suivant un procédé qui, si on y songe bien et ce n'est évidemment pas le cas du commissaire, n'est pas sans lien avec sa propre propension à rendre coupables de meurtres de simples témoins qui lui déplaisent. Il est minuit passé mais ces commerces ferment tard : Wallance décide d'aller immédiatement dans un sex-shop à la recherche d'une première piste lui permettant de remonter la fameuse filière des *snuff movies*.

En quête d'atrocités

Il choisit une boutique dans une petite rue près de la place Pigalle, préférant éviter les plus réputées pour ne pas risquer de tomber nez à nez avec un collègue ou une connaissance qui visiterait aussi un sex-shop, mû par un moins noble mobile que lui. Il y a déjà pas mal de clients, tous de sexe masculin, la seule femme présente, blonde, la petite quarantaine, se tenant derrière la caisse. Wallance, qui n'est pas un m'as-tu-vu, entre discrètement, mais n'en est pas moins accueilli par un « Bonsoir » retentissant de la caissière qui l'agace. Pour se donner une contenance, il se dirige

immédiatement vers le premier coin venu, examinant magazines, cassettes et DVD. Il lui semble de mauvaise stratégie d'interroger de prime abord la tenancière vu que ces *snuff movies* sont naturellement interdits à la vente, et qu'il passerait plus pour un policier que pour un amateur s'il ne se renseignait que sur des produits prohibés. Certes, le commissaire n'a aucunement honte de sa profession, loin de là, outre qu'elle lui facilite extraordinairement les assassinats et les arrestations, mais les circonstances l'incitent à la garder secrète pour le moment, clients et employés de sex-shop n'ayant pas la réputation d'être de fervents supporters de la répression tous azimuts sur le point qui les intéresse conjointement.

Il choisit un coin au hasard et fait mine de consulter les documents à sa disposition, mais les magazines sont sous cellophane ainsi que les cassettes et DVD qu'il faut de toute façon un appareil pour regarder, de sorte qu'il n'est pas plus avancé. Ce serait plus simple que les pochettes de film portent un bandeau « Interdit à la vente en raison de scènes épouvantables », comme des livres ont

parfois celui « Prix Goncourt », mais les pervers se méfient et se gardent bien de telles indications, préférant limiter leurs profits pour mieux assurer leur liberté. L'idéal serait d'acheter quelques babioles puis, à la caisse, de demander à l'employée rendue bienveillante par ces frais déjà engagés si elle n'a pas aussi « des films un peu particuliers », il serait preneur.

Le commissaire est mal à l'aise parmi tous ces clients qu'il a plutôt l'habitude de voir les menottes au poignet dans son bureau que comme des égaux, mais inutile de perdre son temps à moraliser sur les moyens quand la fin a sa justification comme tout le monde. Pendant que Wallance feuillette *Le Pensionnat des grosses salopes*, quarante-huit pages couleurs miraculeusement pas préempaquetées, un client lui adresse la parole comme à un autre client, ce qui est énervant mais montre à quel point le commissaire est bien camouflé puisque même un pervers s'y trompe.

—Ah, vous ne serez pas déçu. Une revue pareille, on regrette d'avoir terminé ses études et de ne plus pouvoir profiter du pensionnat, dit le type, autour

de vingt-cinq ans, plus jeune que les autres clients et qui n'a détourné les yeux du rayon où il est plongé que pour jeter un œil sur le choix de Wallance.

—Mais pas du tout, dit le commissaire, qui ne veut pas qu'on croie qu'il est obligé de recourir à des substituts pour faire l'amour comme si les femmes le snobaient alors que c'est plutôt lui qui délaisse Martine, elle ne demanderait pas mieux qu'il fasse une petite sœur à Anne.

Il est là pour le travail, il fait semblant d'être un pervers mais se sent obligé de démentir quand on le prend pour ce qu'il feint d'être. D'accord qu'on a sa dignité, il n'empêche que ça va être trop compliqué s'il est vexé que son plan réussisse, des impératifs psychologiques sabotant son enquête, il faut choisir une stratégie et s'y tenir. Il décide, quoi qu'il en coûte à son image de lui-même, de jouer le jeu du quinquagénaire en demande sexuelle, quand bien même il sait à quoi s'en tenir dans la réalité. D'un autre côté, il est vrai que, comme souvent pour les hommes non mariés, la période des fêtes qui vient de s'écouler et où les femmes ne voient rien de plus jouissif que la famille n'a pas

boosté ses statistiques de don Juan. Et puis on n'est pas un pervers parce qu'on regarde des revues ou des films pornographiques, sans quoi il faudrait mettre la moitié de la population en prison, mesure contre laquelle Wallance n'a aucune opposition théorique mais qui poserait plus de problèmes qu'elle n'en résoudrait en raison du retard pris par le pays en matière de construction d'établissements pénitentiaires. « On devrait flanquer en prison tous les politiques qui ont retardé la politique de sécurité en ne faisant pas bâtir assez tôt assez de prisons, mais ça ne ferait qu'augmenter le retard et le déficit de places puisqu'ils sont si nombreux qu'il faudrait en fabriquer une rien que pour eux », note-t-il avec sa perception habituelle des paradoxes dans un de ses carnets arrivés entre mes mains.

—Si vous n'aimez pas les pensionnats de jeunes filles, vous avez aussi ça qui est très bien, répond le jeune homme à la dénégation du commissaire en lui tendant une cassette à la couverture explicitement illustrée.

Wallance se demande s'il s'agit d'un client ou d'un employé, vu l'intérêt qu'il met à le satisfaire,

mais est scandalisé dès qu'il a la pochette sous les yeux. Le titre du film est *Le Baigne du bonheur* et on voit trois jeunes hommes nus tenus en laisse, à quatre pattes, par deux geôliers plus âgés munis chacun d'un fouet dont on sent qu'ils l'utilisent volontiers. Le commissaire trouve l'ensemble d'un goût plus que douteux. Car, et que les victimes soient des hommes ou des femmes ne change rien à l'affaire d'un point de vue éthique, il doute fortement que ce baigne soit si heureux que ça pour les acteurs et les actrices de ces productions faites le plus souvent en rognant sur la qualité pour économiser des bouts de chandelle et qui, le soir venu, n'ont peut-être même pas de quoi payer un loyer et sont contraints de passer la nuit dans le lit de la production. De plus, rien dans son physique ni dans son habillement ne peut faire passer le commissaire pour un homosexuel, et il trouve grossière la proposition du jeune homme d'apprécier ces galipettes sadomasochistes à usage exclusivement masculin, d'autant que le film a l'air mal fait, le résumé derrière la pochette est bourré de fautes d'orthographe et, même si ça peut sembler bizarre

dans ce sex-shop où l'amour n'est pas la valeur suprême des autres clients, Wallance n'aime rien autant que la langue française. Si ça ne tenait qu'à lui (et c'est parfois le cas), il châtierait les viols qu'elle subit aussi sévèrement que ceux définis dans le code pénal, combien de livres concernant n'importe quel sujet ne sont à ses yeux que des *snuff movies* romanesques tellement ils sont atrocement écrits¹.

—Ah, répond seulement le commissaire, maintenant décidé à ne pas se trahir et qui, on n'a rien sans rien, est prêt à sacrifier un pan de sa dignité à sa mission, la vraie vertu n'a pas peur du vice qu'elle est assurée de terrasser.

—Excellent choix, dit la caissière qui, allant chercher on ne sait quoi d'encore plus spécialisé dans son arrière-boutique pour un client érudit, passe justement derrière lui à cet instant. Ça part comme des petits pains, ces jours-ci.

Liberty, qui ne se prend pas pour n'importe qui, est vexé d'être comparé à la masse, d'autant qu'il a

1. Voir en particulier *L'Auteur de polars*.

du mal à imaginer que le même film avec plutôt des femmes en laisse n'aurait pas un succès encore plus grand, il ne faudrait pas non plus que les homosexuels, sous prétexte qu'on les laisse de plus en plus agir à leur guise, se prennent pour la majorité avec les droits afférents à diffuser leurs goûts comme ceux de tout un chacun. Être comme tout le monde et être unique en même temps est le perpétuel dilemme auquel le commissaire est confronté dans sa vie professionnelle, puisque ce sont après tout des heures supplémentaires qu'il offre gratis à sa hiérarchie en explorant ce sex-shop à la recherche du moindre indice alors qu'il n'est pas en service.

—Je regarde juste, croit-il utile de répondre à la caissière, histoire d'expliquer qu'on peut se documenter par pure curiosité et que son choix définitif n'est pas encore fait.

—Je me doute, dit la caissière qui est une idiote comme Wallance aurait pu le savoir, si elle était agrégée de philosophie elle aurait décroché un autre job. Pour consommer, il vaut mieux un peu de discrétion.

N° d'éditeur : 1948
N° d'imprimeur : 06 XXXX
Dépôt légal : avril 2006

Imprimé en France

Extrait de la publication



Raphaël Majan Au beau milieu du sexe

Cette édition électronique du livre
Au beau milieu du sexe de Raphaël Majan
a été réalisée le 26 mai 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en mars 2006 (ISBN : 9782846821445)
Code Sodis : N44363 - ISBN : 9782818004227